

LETTRE XV

A LA MÊME

Écrite d'Arabisse en 408.

Dès votre bas âge vous avez donné des preuves de sagesse, vous avez foulé aux pieds l'orgueil humain, et vous espériez mener une vie sans trouble et sans luttes ! C'était impossible quand les hommes sont en lutte les uns contre les autres, soit dans les palestres, soit dans les guerres, que de blessures ne reçoivent-ils pas ? Et vous qui vous êtes armée contre les principautés et contre les puissances, contre ceux qui règnent sur les ténèbres de ce siècle, contre les malins esprits eux-mêmes, vous qui avez déployé tant de bravoure, élevé tant de trophées, qui avez inquiété de tant de manières ce démon si féroce et si dangereux, comment pouviez-vous espérer mener une vie paisible et sans troubles ? Ne vous effrayez donc point de toutes ces guerres, de ce tumulte qui surgit de toute part. C'est le contraire qui eût dû vous surprendre; il eût fallu vous étonner de ne rien voir arriver de semblable. Non, la vertu ne va jamais sans le travail et le danger. Vous le saviez bien depuis longtemps, et il n'est pas besoin que d'autres vous l'apprennent. Ce n'est pas pour vous tirer de l'ignorance que nous vous écrivons. Nous savons bien que ni l'exil, ni la confiscation des biens, toujours si pénibles aux hommes, ni les outrages, ni aucune autre affliction ne sont capables de vous troubler. S'il faut ambitionner le sort de ceux qui compatissent aux souffrances d'autrui, que dire de ceux qui souffrent eux-mêmes tous ces maux ?

Et c'est pourquoi l'apôtre saint Paul adresse tant de louanges aux Hébreux convertis à la religion chrétienne : Rappelez-vous ces jours, déjà éloignés, où, éclairés de la lumière de la foi, vous avez supporté si généreusement tant de souffrances, tour à tour chargés d'opprobres, rassasiés d'affliction, donnés, pour ainsi dire, en spectacle aux hommes, ou bien compatissant, aux douleurs de vos frères. (Héb 10,32-33) A quoi bon vous écrire une longue lettre ? On ne s'approche point du guerrier victorieux et fier de ses trophées pour lui venir en aide, mais pour le combler d'éloges et célébrer son courage. Nous, qui savons tout ce que vous avez montré de sagesse au sein du malheur, nous vous félicitons et nous vous admirons, soit pour votre patience, soit pour les récompenses qui vous sont réservées. Vous voulez maintenant avoir de nos nouvelles; car nous avons gardé un long silence. Eh bien ! nous avons échappé à une maladie dangereuse, mais nous en éprouvons encore les suites. Nous avons ici d'excellents médecins; malheureusement, le secours de la médecine est paralysé par le manque des choses les plus nécessaires non seulement il n'y a ni médicaments, ni rien de ce qui peut contribuer à la guérison du corps, mais nous sommes menacé de famine et de peste. La cause de tant de maux, ce sont les perpétuelles incursions des brigands, qui assiègent tous les chemins, ferment le passage aux voyageurs et leur font courir les plus grands périls. Andronique, à ce qu'il dit, est tombé dans leurs mains; ils l'ont dépouillé et l'ont ensuite laissé libre. Je vous en prie donc, n'envoyez désormais personne dans ce pays; autrement, celui que vous enverriez courrait risque d'être égorgé. Si cela arrivait, vous n'ignorez pas quelle serait notre douleur. Mais, si vous trouvez un homme en qui vous ayez confiance et qui vienne ici pour d'autres affaires, donnez-nous des nouvelles de votre santé; seulement, que personne ne vienne ici pour notre; utilité personnelle: je vous l'ai dit, nous craindrions pour ses jours.